



## Cri

---

*Dominique Louyot*

Il est assis sur une pierre verdâtre au bord du chemin. Autour de lui, la plaine, d'un vert malsain, fluctuant. Du ciel, d'un vert presque semblable à celui de la plaine, tombe une chaleur de fournaise. Plaine et ciel se fondent dans une brume aveuglante à quelques centaines de pas.

Entre ses jambes écartées, il observe la croissance d'une fleur. Quand elle parvient à la hauteur de son genou, il en saisit la tige entre le pouce et l'index, puis la brise avec soin. Brutalement, son poing enferme la tête malodorante, d'une blancheur malade, et la broie ; dans le ciel surgissent aussitôt en grand nombre des taches dorées, qui s'élargissent, se fractionnent, disparaissent.

Il se lève, se met en marche.

Un village se dessine. Sur la place, des silhouettes, tordues par la douleur, errent au ralenti. Juste avant les premières maisons, il distingue une forme assise sur une pierre verdâtre. C'est une petite fille. Elle maintient entre le pouce et l'index, par plusieurs de ses pattes grêles, un insecte filiforme d'un rouge violent. Sa curiosité dilate à l'extrême sa bouche et ses yeux.

Avec minutie, sans la moindre précipitation, l'insecte ronge l'une des pattes prisonnières. La circulation sanguine rapide, visible dans la partie translucide de l'abdomen, contredit le caractère en apparence indolore de l'opération. La souffrance de l'insecte absorbe un peu de la souffrance de l'enfant, qui ne prête pas attention aux mains puissantes qui s'approchent, se posent de chaque côté du crâne menu, commencent à serrer.

Le cri, enfin. La pince des doigts s'ouvre, libérant l'insecte mutilé, dont le vol trace un arc de cercle écarlate et éphémère qui se perd dans les herbes. Les mains délicates tentent pitoyablement de desserrer les mâchoires de l'étau mortel, tandis que le corps entier se contorsionne et qu'une odeur excrémentielle se répand.

Le cri continue malgré la bouche qui se déforme affreusement, les os qui se fendent, cassent, la pulpe chaude qui s'écoule. Pendant un instant, un seul instant, la note suraiguë, à la limite de l'audible, dissout le vert et la brume, délivrant la plaine et le ciel. Pendant un instant, un seul instant, partout une lumière dorée et bienfaisante, le village, les silhouettes sur la place, chaque détail d'une netteté parfaite, plus aucune souffrance.

Le cri meurt. Les mains gluantes abandonnent leur proie, qui s'affaisse. En un instant, en un seul instant, se reconstituent le vert malsain, fluctuant, la brume aveuglante, de nouveau la fournaise, la souffrance.

Il se remet en marche.